

Médecine populaire : naissance d'une passion¹

Tout a commencé, je crois, un jour de mon enfance où j'étais au lit à cause d'une grippe solennelle. Mon père arrivant de la montagne (c'était en été) m'apporta du génépi et de l'achillée musquée que ma mère eût soin de faire cuire dans du lait avec un peu de violettes (pas plus de 7 plantes, comme pour le génépi, sinon ça devient dangereux). Le tout était additionné de miel qui aidait à *eun-meuillé*, soit à désenflammer les bronches ou les poumons. Mon père s'assit au pied du lit (était-ce une partie de la cure ?) et commença à me raconter qu'un médecin venant toutes les années d'Aoste pour aller à la chasse en montagne rentra un soir à l'alpage que mon père tenait alors (et qui servait de gîte à ses amis) avec la fièvre et demanda aussitôt de se mettre au lit. Alors mon père lui présenta une boîte de médicaments. Le médecin s'offusca et jeta la boîte sur la table en disant : « Mais laisse là ces choses, à moi donne-moi tes herbes ». Et il but avec satisfaction le même remède que j'étais en train de prendre.

Une autre fois je m'étais écorché une jambe. Elle avait du mal à guérir, et au bout de quelque temps, la plaie commença à s'infecter. Ma mère y appliqua aussitôt de l'*agroù* (Impéatoire², *Peucedanum ostruthium* L) et la jambe guérit en peu de temps. Elle me raconta alors qu'un jeune de Vens avait reçu un coup de pied d'un mulet et que le médecin qu'on avait appelé (alors il n'y avait pas de routes et les médecins étaient chers : on ne les faisait venir que pour des cas extrêmes) avait décidé de couper la jambe au malheureux avant que la gangrène ne l'eût rongée. La mère du jeune homme ne se rendit pas et avant de laisser faire l'opération essaya avec des pansements de feuilles d'impéatoire renouvelées fréquemment. Le résultat fut étonnant... et la jambe fut sauvée !

Ma grand-mère maternelle ne revenait jamais des champs sans ramener quelques plantes médicinales qu'elle faisait sécher pour l'hiver. Parmi tant d'autres, elle chérissait le millepertuis pour ses vertus calmantes et pour soulager la migraine due à une mauvaise digestion. Seulement beaucoup plus tard j'ai su que cette plante, vraie fille du soleil, est recherchée de nos jours par les pharmacologues du monde entier (notamment aux États-Unis et en Suisse) pour son action nettement antidépressive.³ Il faut bien dire que déjà dans le passé elle était appelée "chasse-diable".

Mon grand-père paternel, quant à lui, se soignait aussi avec les plantes, mais en partant des conseils de l'abbé Kneipp⁴ dont il possédait plusieurs livres.

Né dans une telle famille, vous comprendrez bien que j'ai commencé à

m'exercer sur ces remèdes de bonnes femmes depuis ma plus tendre enfance. Et en prêtant l'oreille de temps à autre, tout cela m'est devenu si naturel que j'ai commencé moi-même, devenu adulte, à partir à la cueillette des plantes médicinales que les miens m'avaient fait connaître. Puis, petit à petit, au moment où les livres sont devenus pour moi des amis, j'ai voulu retrouver mes plantes sur le papier, à la recherche d'une confirmation fondée sur l'universalité de la culture. Et là, mon Dieu, quelles découvertes ! Non seulement la médecine populaire n'était pas propre à mon petit patelin, mais elle était diffusée dans le monde entier et depuis des millénaires ! Lelord Kordel⁵ m'enseigna que les gitans autant que les chinois ou les habitants du Caucase ont des remèdes naturels pour toutes les maladies... ou presque.

Après ces lectures, je devins encore plus sensible à ce qu'on disait autour de moi à propos des différents remèdes, même les plus farfelus, au moins en apparence. Juste à cette époque un homme du village était allé dans la forêt pour couper quelques arbres avec un vieil oncle.

Quelque chose n'avait pas marché et un arbre parmi les plus grands lui était tombé dessus. Quand on le ramena au village, il semblait un mort, ses dents étaient serrées, il ne respirait presque plus. Mon père accourut aussitôt, conseilla aux parents de lui donner du bouillon de lard en attendant que le médecin arrive. On ouvrit la bouche du malheureux avec une cuillère et on lui fit déglutir un peu de ce liquide. Le jeune homme peu après rota, puis ouvrit les yeux et commença, bien que lentement, à dire quelques mots pour dire, surtout, combien il souffrait. Et finalement il s'en tira et put reprendre après plusieurs mois sa vie ordinaire.

Mon père ne manquait jamais de dire où il avait appris tel ou tel remède. Et cette fois aussi il nous raconta qu'un jour un homme de Cerellaz était tombé du toit et était en fin de vie. Une femme qui travaillait à Vertosan comme charbonnière passait justement en ce moment par là. Elle dit aux parents de lui faire du bouillon de lard et l'homme commença aussitôt à se reprendre.

Depuis cette fois j'ai toujours retenu comme bons les remèdes qu'on me proposait, quitte à vérifier chez quelqu'un d'autre si cela correspondait à la tradition curative locale. Mais les surprises ne manquent jamais, comme cette fois où je demandais à Ernest Armand s'il est vrai – et j'en doutais bien un peu, même si on ne doit jamais jurer de rien – s'il est vrai, donc, qu'il faut boire d'après une très vieille recette "la pisse d'une fille vierge" si l'on veut guérir de certaines maladies du sang. Ernest me regarda un peu, puis sans trop attendre il me répondit : « Oui oui, peut-être, ça se peut, ça c'est presque sûr... mais il est trop difficile de nos jours de trouver des pucelles ». Quelle ne fut pas ma surprise, quelques années plus tard, quand j'appris que de nos jours, faute de pucelles, la science médicale moderne emploie des hormones tirés de l'urine des femmes en ménopause pour soigner les thromboses !⁶

Une fois de plus j'étais convaincu qu'il fallait chercher encore autour de moi pour être toujours et encore dans l'universel.

J'ai donc commencé à noter tout ce que j'entendais dans ma famille, dans une étable, au bistrot, en voyage dans le car avec un groupe de paysans allant visiter un village savoyard où valaisan.

Que de choses n'ai-je appris au sein de ces braves gens, parfois parmi les plus humbles du Pays ! Et presque toujours il y a eu une correspondance avec ce que la science découvre aujourd'hui.

Je voudrais, pour terminer, vous faire part d'un dernier témoignage. Une femme de Cerellaz, devenant de plus en plus faible suite à des douleurs au ventre toujours plus lancinantes, décida enfin de se rendre chez le médecin qui lui déclara sans ambages qu'elle avait une tumeur incurable (c'était juste à la fin de la guerre). En revenant à la maison désespérée, elle rencontra dans le train un homme de sa connaissance qui, ayant connu les causes de son chagrin, la pria de ne pas trop se soucier et de prendre pour se guérir la deuxième peau de l'argousier en tisane. C'est ce qu'elle fit en arrivant à la maison. Chaque jour elle buvait de grandes quantités de cet extrait... et elle guérit.

Quel ne fut pas mon étonnement, encore une fois, en lisant sur l'un des plus beaux livres d'herboristerie italiens (et parmi les plus scientifiques et documentés⁷, que l'argousier est employé en Union Soviétique (elle existait encore) pour soigner certains types de cancers !

Peut-être nos simples gens pourront-ils nous aider à soigner les maladies qui flagellent le monde moderne. Des essais sont en cours un peu partout, avec même de bons résultats. Peut-être s'agit-il de l'aube d'une ère nouvelle où la science officielle et la tradition populaire pourront collaborer, là où c'est possible, pour le bien de l'humanité.

Henri Armand

NOTES

¹ Texte présenté à la II^e Rencontre «Langues et Patrimoine», Notre-Dame-de-Bellecombe (Val d'Arly), 25 octobre 1998.

² Didier Roguet, *Recours à la flore utilitaire et médicinale régionale, un patrimoine en danger* in : Actes du 3^e Colloque Médiplant, Bruson, 20 octobre 1994.

³ Hostettmann, Potterat, Wolfender, *Millepertuis et gentianes : nouveaux antidépresseurs ?* in : Actes Médiplant, ibidem.

⁴ Sébastien Kneipp, *Ma cure d'eau*, Strasbourg, Le Roux, 1892.

⁵ Lelord Kordel, *Rimedi popolari naturali*, Rizzoli, Milano, 1976.

⁶ Germaine Levi-Pinard, *La vie quotidienne à Vallorcine au XVIII^e siècle*.

⁷ Pomini Luigi, *Erboristeria italiana*, Torino, Minerva, 1973.